

Marie-Aude Murail

# SAUVEUR & FILS

saison 3



### *Le livre*

Au numéro 12 de la rue des Murlins, à Orléans, vit Sauveur Saint-Yves, un psychologue antillais de 40 ans, 1,90 mètre pour 80 kg. Dans son cabinet de thérapeute, Sauveur reçoit des cas étranges. Mais Sauveur reçoit surtout la souffrance ordinaire des enfants et des adolescents : Maïlys, 4 ans, qui se tape la tête contre les murs pour attirer l'attention de ses parents Ella, 13 ans, cyberharcelée par ses camarades de classe ; Gabin, 17 ans, qui ne va plus au lycée depuis qu'il passe ses nuits dans World of Warcraft ; Margaux, 15 ans, qui en est à sa deuxième tentative de suicide, ou sa sœur Blandine, 12 ans, que son père aimerait mettre sous Ritaline pour la « calmer »... Sauveur peut-il les sauver ? Il n'a que le pouvoir de la parole. Il n'est pas toujours à la fête. Mais il croit en l'être humain.

### *L'autrice*

Marie-Aude Murail est née au Havre (Seine-Maritime) en 1954. Parisienne, puis Bordelaise, elle vit aujourd'hui à Orléans avec son mari. Ses trois enfants ont grandi, comme ses quelque 90 livres, qui ont traversé les frontières, traduits en 22 langues. Docteur ès Lettres en Sorbonne à 25 ans, elle a reçu la Légion d'Honneur à 50 pour services rendus à la littérature et à l'éducation.

Marie-Aude Murail

# SAUVEUR & FILS

saison 3

*l'école des loisirs*

11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

*Le réel, c'est quand on se cogne.*

*Jacques Lacan*

## *Précédemment dans Sauveur & Fils...*

Au numéro 12 de la rue des Murlins à Orléans vit **Sauveur Saint-Yves**, psychologue. Côté ville, Sauveur reçoit ses patients. Côté jardin, il mène sa vie privée. Une simple porte sépare les deux mondes.

Parmi ses patients, il y a :

**Ella Kuypens**, 13 ans. Elle a été photographiée à son insu par Jimmy, un amoureux éconduit, un jour où elle se promenait au soleil, travestie en garçon. La voilà désormais en butte au cyberharcèlement de ses camarades de collège, car la photo circule sur les réseaux sociaux, assortie d'insultes sur son homosexualité ou sa transsexualité présumées.

**Margaux Carré**, 15 ans, et sa sœur **Blandine**, 12 ans. Leurs parents divorcés continuent de régler leurs comptes, s'accusant mutuellement d'être des pervers et des manipulateurs. Margaux est hospitalisée après une deuxième tentative

de suicide, et Blandine, étiquetée hyperactive, se sent responsable de sa sœur et n'en dort plus la nuit.

**Gabin Poupard**, bientôt 17 ans. Il est en voie de déscolarisation. Sa mère, qui est en lutte contre l'imam du Yémen et parle avec des gens qui portent un ouistiti sur l'épaule, est hospitalisée en secteur psychiatrique. Gabin squatte le grenier de Sauveur, rêvant de se faire adopter par lui. Il a un billet pour se rendre au concert des Eagles of Death Metal à Paris.

**Samuel Cahen**, 16 ans. Il est affligé d'une mère possessive, qui fouille dans ses affaires et surveille de près ses fréquentations féminines. Samuel vient de découvrir qui est son père, non pas l'alcoolique brutal que prétendait sa mère, mais un célèbre pianiste de musique classique, **André Wiener**. Il est allé l'écouter en concert à la mairie du IV<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

Nous les retrouvons dans cette troisième saison.

Côté vie privée, Sauveur, 40 ans, 1,90 mètre, 80 kg, Antillais né de parents noirs, a été adopté à 3 ans par un couple de Blancs. Veuf avec un fils de 9 ans, Lazare, Sauveur Saint-Yves tente de reconstruire une famille avec Louise Rocheteau, mère de Paul, un grand ami de Lazare (et des hamsters), et d'Alice, 13 ans. Mais l'ex de Louise, Jérôme, est toujours amoureux d'elle. Sa nouvelle femme, Pimprenelle, en est jalouse, et tous deux montent Alice contre sa mère.

Par ailleurs, Sauveur a recueilli chez lui un SDF de plus de 80 ans, **Jovo**, un ancien de la Légion étrangère, qui cache une mitraillette au fond de son sac militaire.

À part ça, la vie est belle, et ce sont les vacances de la Toussaint.

*Semaine du dimanche 18  
au dimanche 25 octobre 2015*

Il y a des périodes dans l'année où les enfants ont pris la mauvaise habitude de ne pas aller en classe, ce que monsieur Kuypens déplorait chaque fois.

– Encore des vacances!

– C'est la Toussaint, lui répondit sa femme. Ella est crevée, ça lui fera le plus grand bien.

Tout en se déshabillant, monsieur Kuypens grommela: «J'en prends, moi, des vacances?», puis porta le conflit sur un autre terrain.

– Et c'est quoi, cette gastro qui a duré toute la semaine dernière? Ce ne serait pas sa phobie-truc qui recommence par hasard?

Sans répondre, madame Kuypens, Virginie de son prénom, prit son oreiller sous le bras et s'éloigna vers la porte de la chambre à coucher.

– Qu'est-ce que tu fais? s'étonna Camille Kuypens.



– Je vais dormir au salon.

– Mais on peut parler, non? Il faut tout de suite que tu montes sur tes grands chevaux! Ça a recommencé, ou pas?

Virginie acquiesça en silence. Durant la dernière semaine de cours, Ella s'était de nouveau invitée à l'infirmerie du collège, prise de nausées et de maux de tête.

– Et qu'est-ce qu'il en dit, l'autre charlot? reprit monsieur Kuypens.

– De qui tu parles?

– Mais de votre grand homme, Sauveur! Tu parles d'un sauveur. Il n'a pas été fichu de soigner Ella!

– Elle allait mieux, protesta Virginie. C'est une rechute. Ça arrive dans les maladies.

Monsieur Kuypens fit entre haut et bas: «Une maladie... On appelait ça de la fainéantise de mon temps.» Puis voyant que sa femme faisait de nouveau un pas vers la sortie:

– Mais arrête avec cet oreiller! On discute. C'est possible?

Il s'assit, jetant un regard au passage sur ses mains qui tremblotaient. Sa femme suivit son regard.

– C'est toi qui devrais te soigner.

– Hein ?

Elle secoua la tête sans rien ajouter. Tous deux savaient qu’il avait un problème avec l’alcool.

– Si Ella est malade, reprit-il, ce n’est pas ce psychologue, qui vous baratine pour 45 euros, qui va la guérir. Si c’est une maladie psychia... psychique, il faut voir un psychiatre.

Virginie lâcha son oreiller et s’assit à son tour. Enfin une parole sensée.

– Mon comptable m’a parlé vendredi dernier de la psychiatre de sa femme, poursuivit Camille. Sa femme est... je ne sais plus quoi comme truc... Ah, si ! Bipolaire. Elle est soignée par cette dame qui, paraît-il, est très bien. Et au moins, c’est un vrai médecin. Pas comme l’autre bellâtre...

Monsieur Kuypens avait gardé une dent contre Sauveur Saint-Yves, qui avait déterré une vieille histoire de famille\* et ajoutait à cela d’être une grande baraque, black et beau gosse. La psychiatre, docteur Pincé, était très prise, mais grâce à l’intercession du comptable de monsieur Kuypens, elle avait accepté de recevoir Ella entre deux patients, le lendemain à 17 heures.

\* Voir *Sauveur & Fils*, saison 1.

De l'autre côté du mur, Ella s'apprêtait à passer une nouvelle nuit hachée de cauchemars. Depuis dix jours, elle tremblait d'être démasquée par ses parents, car depuis dix jours une photo d'elle, travestie en garçon, circulait sur les réseaux sociaux. C'était sa double vie qui risquait d'apparaître au grand jour.

Dans le fond de sa penderie, peu accessible et d'ailleurs dissimulée par de vieux vêtements qui lui avaient autrefois servi de déguisements, Ella avait accroché la garde-robe de son double masculin : une chemise blanche, une cravate à rayures et une veste noire, un peu large aux épaules. Dans une boîte en carton, elle avait rangé des vernis noirs d'homme en 39 et un borsalino de mafieux. Elle avait acheté ces vêtements avec son argent de poche et elle ne les portait en principe que seule et dans sa chambre, quand personne n'était à la maison. Ses parents étaient très occupés, et sa sœur aînée, Jade, souvent sortie avec des copines ou, dernièrement, avec un petit ami. Ella pouvait tout à son aise jouer à être Elliot Kuypens, écrivain et aventurier. Elle se servait alors un verre dans le bar bien fourni de son père, y trempait à peine les lèvres avant de verser le tout dans la bouteille. Elle s'était aussi acheté une pipe de femme au long tuyau fin et au petit four-

neau, qu'elle bourrait d'Amsterdamer, et dont elle tirait quelques bouffées en pensant à George Sand, l'auteur de son roman favori, *François le Champi*. Puis elle ouvrait son cahier et, prenant des poses d'écrivain, elle rédigeait son roman, *Le sac de Jack*, l'histoire d'un vagabond de 15 ans, prêt à toutes les rencontres, et pas entièrement fixé sur ce qui est bien ou ce qui est mal. Oui, vraiment, son double masculin. Quand elle pensait à elle, Ella le faisait en anglais parce que *good or bad, tall or small* ne prennent pas de «e» au féminin.

Dix jours plus tôt, elle était sortie se promener au soleil dans les allées du parc voisin, habillée en garçon. Avec sa coupe à la tondeuse et son pas assuré, elle faisait vraiment illusion. Perdue dans sa fantaisie, Ella n'avait pas remarqué que Jimmy, l'amoureux dont elle n'avait pas voulu, lui avait emboîté le pas. Il l'avait prise en photo quand elle s'était assise sur un banc, s'offrant au soleil, le borsalino repoussé à l'arrière et le sourire béat. Désormais la photo circulait, assortie de commentaires. **C pa une fille, c un mec! Drag queen ou drag king?** Ella, qui avait aussi reçu des SMS d'insultes sur son portable, **Ou ta mi t seins? Tat-tend le client?** ne l'avait pas rallumé depuis plusieurs jours. Elle avait aussi déserté Facebook, Instagram

et Snapchat. Elle espérait qu'avec les vacances le feu s'éteindrait, faute d'aliments. Elle ignorait que des filles de la 4<sup>e</sup> C, Marine, Mélaine ou Hannah, avaient continué d'entretenir la rumeur. Elles avaient lancé un grand débat via Internet: Ella était-elle une fille qui se déguisait en garçon en dehors du collège pour draguer d'autres filles ou était-ce un garçon qui se faisait passer pour une fille au collège? Chacun y allait de son hypothèse délirante, de sa preuve stupide. Marine, Marine Lheureux, qui orchestrait le tout de façon anonyme, avait même proposé de voter en cliquant sur *gouine* ou sur *travelo*. Pour le moment, *travelo* l'emportait. Ella ignorait les proportions que prenait l'affaire. Mais elle avait hâte de demander à son psychologue si elle devait se débarrasser de ses vêtements d'homme. Elle voyait Sauveur tous les lundis à 17h15.

– Ah non, pas ce lundi, lui dit sa mère au petit déjeuner.

– Mais Sauveur est là pendant les vacances!

– Oui, oui, je sais, fit madame Kuypens, un peu embarrassée, car elle savait à quel point sa fille tenait à sa thérapie (ou à son thérapeute). Mais ton père t'a pris un rendez-vous chez une psychiatre. Un... un vrai médecin. Parce qu'il n'a pas été dupe

de ta gastro, et moi non plus. C'est encore la phobie scolaire.

Elle se tut, impressionnée par la façon dont sa fille la dévisageait, les yeux agrandis par l'effroi et la bouche entrouverte.

– Mais je ne vais pas remplacer Sauveur ! finit-elle par s'écrier.

– Il ne s'agit pas de ça, protesta sa mère, qui avait pourtant promis à son mari de mettre un terme à cette psychothérapie inutile. Tu reverras monsieur Saint-Yves lundi prochain. Mais là, tu as un rendez-vous avec une spécialiste.

– Une spécialiste de quoi ?

– Mais des...

Elle faillit dire : des maladies mentales, et se reprit :

– ... de la phobie scolaire.

– Qu'est-ce qu'elle peut y faire ?

– Il y a... il y a des médicaments pour ça. Contre... contre l'anxiété.

Elle parlait sans savoir. Y avait-il vraiment des médicaments qui renvoyaient les enfants en cours de maths ?

– Mais je retourne chez Sauveur le lundi d'après ? supplia Ella, la voix à demi brisée.

– Bien sûr, bien sûr.

– C’est une question de vie ou de mort, tu sais.

\*  
\* \* \*

Ce lundi, Sauveur se retrouvait avec un agenda en forme de gruyère. Des trous partout. Les enfants étaient en vacances.

– Bonjour... Ah, madame Kuypens? Vous annulez le... Pas encore la gastro, tout de même?

Il avait pris un ton mécontent alors qu’il restait neutre quand les gens se décommandaient. Mais Ella avait déjà annulé le rendez-vous précédent. Madame Kuypens le baratina avec une histoire d’anémie, qui nécessitait une visite chez le docteur Dubois-Guérin, un médecin généraliste que Saint-Yves connaissait bien et qui lui envoyait parfois des patients.

– Et le rendez-vous est justement à 17h15 aujourd’hui?

– Le docteur la prendra entre deux malades, bredouilla Virginie, qui ne voulait pas vexer Saint-Yves en lui révélant que le généraliste était en fait un psychiatre.

Sauveur reprit rendez-vous pour le lundi 26 octobre, mais fit savoir qu’au bout de trois rendez-vous annulés il exigeait d’être payé, un moyen de

pression qu'il n'utilisait jamais. Après avoir raccroché, il se posa quelques questions sur sa réaction. Il sentait que les parents Kuypens essayaient de priver leur fille de sa thérapie (ou de son thérapeute), et il ne le supportait pas. Il avait développé un lien spécial avec la jeune Ella. Pendant quelques semaines, il avait même cédé à sa demande – à son fantasme – d'être appelée Elliot. Il la regardait évoluer entre attendrissement et fascination. Il était peut-être en face d'une authentique *non conforming gender kid*, une enfant qui refusait son sexe de naissance et qui modelait son corps par la seule force de son esprit. Elle avait même interrompu le processus de la puberté, car la prétendue anémie n'était rien d'autre que l'arrêt de ses règles. Son apparence restait asexuée, pas de seins, ni de fesses, ni de hanches. Elle grandissait, flexible et longiligne comme un roseau. 13 ans, 1,59 mètre. Pas trace d'anorexie. Son poids était léger, 41 kg, mais normal. On toqua alors à la porte, et Sauveur, qui n'attendait personne pour ce créneau horaire, laissa passer un temps. À nouveau, toc, toc.

– Oui, entrez.

– Excuse-moi. Je sais que je ne dois pas venir sur ton territoire.



– Mon territoire, répéta Sauveur en souriant à Louise.

La jeune femme entra sur la pointe des pieds avec un air coupable. Sauveur s’amusa en silence de ces simagrées de petite fille. Il n’avait jamais interdit à Louise d’entrer dans son cabinet de consultation.

– Tu as eu des nouvelles d’Alice et Paul? demanda-t-il.

Comme il était question de ses enfants, Louise redevint naturelle.

– Ils sont arrivés chez Nanou.

Pour les vacances de la Toussaint, Alice et Paul avaient été expédiés chez leur grand-mère paternelle à Montargis, où ils allaient retrouver leurs cousins, Axel et Evan.

– Alice est furieuse après son père, poursuivit Louise en riant. Elle rate un super plan avec ses copines de classe, Selma, Marine et compagnie. Elles se font un McDo-ciné sans elle aujourd’hui.

– Et ça te fait rire, mère indigne?

– Pour une fois que ce n’est pas moi qui me paie sa crise!

Elle s’assit sur l’accoudoir du divan et regarda autour d’elle comme si elle n’avait jamais vu cet

endroit : des fauteuils, une table basse pour les enfants, des bacs de jouets et de crayons, quelques rayonnages de livres, et au mur une reproduction du *Voyageur contemplant une mer de nuages* de Caspar David Friedrich. Sauveur, de son côté, détaillait Louise. Elle lui fit penser à une actrice américaine des années 1960, dont il ne retrouvait plus le nom. Elle avait son air mutin, yeux de biche et pommettes arrogantes, et sa silhouette de brindille. Ils étaient amants depuis six mois, une nuit de temps en temps, et au fond, ils ne se connaissaient pas.

Soudain, Louise s'allongea sur le canapé, posant la tête sur l'accoudoir.

– C'est comme ça qu'on fait? demanda-t-elle, cherchant à s'imaginer chez le psychanalyste.

– Mm, mm, marmonna Sauveur.

Il quitta son bureau et vint s'asseoir dans son fauteuil de thérapeute.

– Et tu vas me dire : « Parlez-moi de votre mère », ajouta Louise, la voix moqueuse.

La petite fille intimidée céda la place à une gamine mal élevée qui mettait ses chaussures, de charmantes espadrilles roses, sur le divan.

– Tu veux parler de ta mère, dit Sauveur, que ce petit cinéma intriguait.

– Je vais me plaindre, répondit Louise. Je suis sûre qu’ici on vient d’abord pour ça. Non?

Elle leva la jambe droite à la verticale, une jambe fuselée et bien moulée dans un legging gris perle, et elle se mit à parler en faisant tourner son petit pied tantôt à gauche, tantôt à droite, comme si c’était sa séance de gymnastique.

– Maman ne m’aime pas. Elle fait semblant de m’aimer devant les gens. Mais je sais qu’elle préfère les garçons. Elle préfère mon frère. Moi, elle trouve que je fais des manières. C’est sa phrase : « Arrête de faire des manières ! » Tu trouves que je fais des manières ?

Le petit pied s’immobilisa, tout en haut de la jambe.

– C’est quoi, « faire des manières » ? lui retourna Sauveur.

Louise changea de jambe et reprit son exercice.

– Eh bien, c’est pleurnicher, dire qu’on a peur de descendre la poubelle à la cave, par exemple. « Vas-y, ça te fera le caractère ! »

Elle venait de prendre une grosse voix, celle de sa mère qui la houspillait, étant enfant.

– Elle me disait que je n’arriverais à rien dans la vie parce que je n’avais pas de caractère.

Un temps de silence, puis :

– Elle me le dit toujours.

Elle se redressa et, une fois assise, fit semblant d'être Sauveur, le ton suave, la tête penchée sur le côté.

– C'est 45 euros. Au revoir, à la semaine prochaine.

Il la regardait, les yeux rieurs, mais se mordillant l'intérieur des joues pour s'empêcher de répliquer.

– Tu as vu ? fit-elle en agitant les longues manches du pull-over qu'elle avait emprunté à la garde-robe de Sauveur. On m'a passé la camisole de force.

– Tu n'as plus de mains ?

– Non.

– Tu n'as plus de bras ?

– Non.

– Tu ne peux plus rien faire ?

– Prisonnière.

Il se leva, s'accroupit devant le canapé, noua les deux manches, puis se redressant, il attira Louise contre lui, la serra jusqu'à lui faire pousser un cri de protestation et l'embrassa. Leur petit jeu fut interrompu par trois coups du heurtoir en bronze.

– Un client ? fit Louise.

– Un patient, rectifia Sauveur, le ton professionnel. Oui, il m'a appelé hier soir.

Il l'avait totalement oublié. L'homme était en train de s'installer en salle d'attente, ayant suivi l'instruction de l'écriteau : « Frapper et entrer ». Sauveur dénoua les manches du pull et poussa Louise vers le fond du cabinet de consultation. Là, il y avait une tenture qui dissimulait une deuxième porte. Un bisou sur la joue, et puis :

– À plus, lui dit-il à l'oreille.

Il rabattit la tenture, chassa de son esprit l'image de Louise faisant sa gymnastique sur son canapé et alla chercher son nouveau patient.

– Monsieur Kermartin ?

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, les cheveux grisonnants mais fournis, et le visage plaisant. Avant de s'asseoir, il regarda au plafond, et Sauveur dut l'encourager en lui désignant un fauteuil.

– Asseyez-vous.

– Oui, merci, fit monsieur Kermartin en choisissant le divan.

Sauveur toussota à la recherche d'une entrée en matière.

– Vous m'avez dit au téléphone que vous étiez suivi par le docteur Pincé, c'est cela ? C'est elle qui vous envoie ici ?

La chose était peu probable, le docteur Pincé

s'estimant sûrement plus compétente qu'un psychologue de quartier. D'ailleurs, monsieur Kermartin fit non de la tête puis expliqua que madame Pincé ne savait pas écouter et ne pensait qu'à vous faire avaler ses «fichus médicaments».

– Je vais vous amuser, poursuivit-il, mais j'ai décidé de prendre un rendez-vous ici à cause de votre nom.

– Sauveur?

Il n'était pas surpris. Nombre de personnes s'adressaient à lui parce qu'il portait ce prénom prometteur.

– Non, non, le détrompa monsieur Kermartin. Votre nom de famille.

– Saint-Yves?

– Oui, parce que je m'appelle Kermartin. Or saint Yves, je vous parle du saint breton du XIV<sup>e</sup> siècle, saint Yves s'appelait Yves de Kermartin. J'ai vu comme une connexion entre nous. Saint-Yves et Kermartin.

Il rit comme s'il se moquait de lui-même.

– D'accord, fit Sauveur.

– D'accord?

– Excusez-moi. C'est ma façon de dire : je vous écoute.

– Ah, très bien... Vous avez fait refaire votre plafond récemment?

Sauveur ouvrit la bouche car, dans un moment de distraction, il s'apprêtait à répondre. Mais il se reprit.

– Pourquoi me posez-vous cette question?

– Vous ne voulez pas me répondre?

– Vous travaillez dans le bâtiment?

– Au Crédit Lyonnais.

– D'accord.

Tous deux se dévisagèrent, mais les yeux de monsieur Kermartin avaient tendance à remonter vers le plafond, comme font les ballons gonflés à l'hélium. Sauveur vit en pensée les deux manches nouées de son pull et il comprit que c'était à lui de dénouer la situation.

– Quand je me suis installé ici, dit-il, tout avait été refait à neuf, et je n'ai pas entrepris de travaux depuis.

– Donc, dit monsieur Kermartin, en se penchant vers lui et en baissant la voix, vous ne savez pas ce que les précédents locataires ou bien le propriétaire ont fait comme... genre de travaux?

– Comme genre de travaux, répéta Sauveur.

Kermartin eut un hochement de tête.

– Vous êtes prudent, approuva-t-il. De toute façon, je ne pense pas qu'ils aient pu installer des caméras ici.

– Mm, mm.

Kermartin eut un petit ricanement. Son visage de quinquagénaire aimable s'était durci jusqu'à faire de lui quelqu'un d'autre.

– Allez-y, dites que je suis fou. Comme ça, je ne vous ferai pas perdre votre temps et moi, je ne perdrai pas le mien.

– Je suis psychologue, monsieur Kermartin, ce qui se dit ici ne sort pas de cette pièce. J'y veille. Il n'y a pas de micros dans mon cabinet de consultation.

Sauveur avait parlé comme s'il faisait une mise au point, et non comme s'il s'adressait à un paranoïaque.

– Il ne s'agit pas de micros, je vous parle de caméras de surveillance.

Kermartin leva les yeux vers le plafond et Sauveur fit mine de le parcourir des yeux, lui aussi.

– Tout me paraît clean, conclut-il.

– Et vous allez me prescrire un antipsychotique, c'est ça ?

– Je ne prescris pas de médicaments, se défendit Sauveur. Je ne suis pas médecin.



– Je n’ai pas besoin de médicaments. J’ai besoin de quelqu’un qui m’écoute.

– D’accord.

Kermartin eut un fin sourire de connivence, qui lui donna un air définitivement bizarre. D’une façon subtile, Saint-Yves venait de lui donner son accord pour l’écouter. L’écouter sans le juger. Ce psychologue était un homme aux mains nues, sans ordonnance de médicaments, sans pouvoir d’internement. On pouvait se confier à lui, même pour lui dire les choses en apparence les plus folles.

– Je ne vous demande pas de me croire, commença-t-il. Je vous demande de m’écouter.

Tout avait commencé un an plus tôt quand monsieur Kermartin avait emménagé dans un meublé rue des Escures. Il s’était vite rendu compte que les voisins du dessus l’espionnaient grâce à des caméras dissimulées dans le plafonnier de sa chambre à coucher.

– Pour me regarder quand je me déshabille.

– Mm, mm.

– Vous allez me dire que j’aurais pu me débarrasser des caméras en enlevant le plafonnier. Mais je vous rappelle que j’étais dans un meublé et qu’on m’avait bien spécifié que je ne devais toucher à rien.

– Vos voisins, que cherchaient-ils exactement ?  
À vous voir nu ?

Sauveur avait un air de sérieux impénétrable, ce qui encouragea monsieur Kermartin à livrer le fond de sa pensée.

– Ce sont des obsédés sexuels, confirma-t-il. J’ai cherché à contrer leur voyeurisme. Je me déshabillais dans la salle de bains. Mais mon problème, c’est que je dors sans pyjama.

Il rougit en faisant cet aveu. Sauveur le tranquillisa en lui assurant que beaucoup de gens ne supportaient pas de vêtements au lit.

– Il peut arriver que je me découvre la nuit, reprit monsieur Kermartin. Il faisait très chaud dans cet appartement. Peut-être était-ce fait exprès pour que je repousse la couette. Toujours est-il que j’ai déménagé et j’ai trouvé un appartement au dernier étage d’un immeuble. Donc, sans voisins du dessus.

– Et les choses sont rentrées dans l’ordre ?

– Jusqu’à un certain point parce que, trois semaines après mon emménagement, je me suis aperçu que les combles venaient en fait d’être transformés en appartement. Un couple s’y est installé. Et savez-vous ce que j’ai appris ?

Sauveur secoua la tête, de plus en plus captivé.

– Le mari était le gérant d'un magasin de systèmes d'alarme et de caméras de vidéosurveillance. Là, j'ai décidé de passer à la contre-attaque.

– Oui?

– Toutes les nuits, à peu près toutes les deux heures, je les appelais au téléphone et je laissais le même message. «Cessez vos manigances ou je vous les ferai payer au centuple.» Je voulais les chasser, vous comprenez?

– C'était de bonne guerre, approuva Sauveur. Et que s'est-il passé?

– Ils ont appelé le commissariat pour se plaindre de moi. On m'a dit d'arrêter et on m'a enjoint d'aller consulter le docteur Pincé. Ce qui, vous vous en doutez, n'a rien réglé du tout. Elle m'a prescrit des antipsychotiques et des antidépresseurs. J'ai eu droit à tous les effets secondaires de ces fichus médicaments, fatigue, nausées, insomnies, palpitations, bouche sèche, etc. Et mes voisins étaient toujours là! Donc, le problème n'était pas réglé.

– C'est évident, fit Sauveur, compatissant.

Kermartin lui jeta un regard de défiance. Mais il avait trop besoin d'une écoute, même faussement empathique, et il poursuivit:

– J'ai pensé à une solution, dont j'étais assez

content. J'ai recouvert mon lit d'un baldaquin en tissu noir épais. Je pouvais m'habiller et me déshabiller dans cette espèce de tente à l'abri des regards et dormir... hum... nu, sans avoir peur d'être surpris.

– Ce qui a mis un terme aux agissements de vos voisins ?

– Pensez-vous ! Il y a trois semaines, j'ai regardé un documentaire sur Arte, où j'ai découvert qu'au moment de la guerre du Golfe on avait mis au point des caméras vidéo qui permettent de voir au travers des murs. Alors, mon pauvre baldaquin et puis rien, c'est la même chose.

Sauveur prit un air accablé, et peut-être l'était-il vraiment. Puis, sur une impulsion, il décida d'entrer dans le jeu de Kermartin.

– Vous me faites penser qu'il y a aussi une méthode utilisée en période de guerre pour empêcher les avions de capter certaines images. Pour les aveugler.

– Avec... avec des projecteurs ou quelque chose comme ça ?

– Exactement. On se sert de flashes ou de faisceaux de lumière. Vous pourriez installer des spots lumineux au pied de votre lit.

– Et je les dirige vers le plafond pour les aveugler?

– En tout cas, vous aveuglerez leurs caméras vidéo.

– Ah? D'accord.

Kermartin adressa à Sauveur un sourire redevenu plaisant et il ajouta :

– Quand je dis «d'accord», moi, ça veut vraiment dire que je suis d'accord. Je vais tester votre truc.

– Et on pourrait se fixer un rendez-vous pour faire un point sur vos voisins la semaine prochaine?

Sauveur reconduisit à sa porte un Kermartin plein de projets de bricolage, puis il revint s'asseoir à son bureau et plongea le visage dans ses mains pour une courte méditation.

Il considérait qu'il y avait trois stades dans la paranoïa : Vous n'avez pas reçu d'invitation pour l'anniversaire de votre meilleur ami et vous vous apercevez que celle-ci a été envoyée à votre ancienne boîte mail.

- Stade 1 : Vous en déduisez que votre soi-disant meilleur ami l'a fait exprès pour avoir l'air de ne pas vous oublier tout en ne vous invitant pas.

- Stade 2 : Vous pensez que la femme de votre

meilleur ami vous déteste et a changé l'adresse mail à l'insu de son mari.

- Stade 3: La CIA a trafiqué le disque dur de votre meilleur ami pour que le mail ne vous parvienne pas.

Monsieur Kermartin était au stade 3. Les épaules de Sauveur se mirent soudain à tressauter, et il étouffa un fou rire entre ses mains.

Mais monsieur Kermartin ne faisait pas rire le docteur Pincé. Elle lui avait prescrit du Lamictal, du Maniprex et du Risperdal. De quoi assommer un cheval.

Le docteur Anne-Élisabeth Pincé était une personne courte, sèche, aux cheveux gris fer, qui ne prenait le temps de rien. D'ailleurs, elle était constipée. À 17 heures, Ella, accompagnée par sa mère, se trouvait dans sa salle d'attente. La psychiatre les reçut à la va-vite entre deux patients et encouragea Ella à s'asseoir d'un bref:

– Cette chaise, jeune homme!

Ella était habituée à cette confusion, surtout dans les magasins ou les transports en commun. Mais madame Kuypens en resta interloquée.

– C'est ma fille, dit-elle.

De la même autrice à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

*Sauveur & Fils, saisons 1, 2, 4, 5 et 6*

*Malo de Lange (anthologie)*

*Ma vie a changé*

*Amour, vampire et loup-garou*

*Tom Lorient*

*L'expérienceur (avec Lorris Murail)*

*Oh, boy !*

*Maité coiffure*

*Simple*

*La fille du docteur Baudoin*

*Papa et maman sont dans un bateau*

*Le tueur à la cravate*

*Trois mille façons de dire je t'aime*

*Miss Charity (illustré par Philippe Dumas)*

*De grandes espérances, de Charles Dickens*

(adapté par Marie-Aude Murail et illustré par Philippe Dumas)

Collection BELLES VIES

*Charles Dickens*

La série des *Nils Hazard*:

*Dinky rouge sang*

*L'assassin est au collège*

*La dame qui tue*

*Tête à rap*

*Scénario catastrophe*  
*Qui veut la peau de Maori Cannell ?*  
*Rendez-vous avec Monsieur X*



Couverture : © Megan Van der Elst (cochon d'Inde), © Davidf/iStock  
et chuckchee/iStock (confettis), Montage : Sereg.

Jiminy Cricket, revu et corrigé par Gabriel Gay (page 313)

© 2020, *l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Médium+ poche*

© 2017, *l'école des loisirs, pour la première édition*

© 2020, *l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique*

*Loi n°49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : mars 2017*

ISBN 978-2-211-31032-1